

**Zeitschrift:** Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle  
**Band:** 22 (1954)  
**Heft:** 7

**Artikel:** Les bonnes manières  
**Autor:** Magnaud, Jean  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-569769>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## *Les Bonnes Manières*

Les filles n'enlevaient rien à la tranquillité de Toulon. Dans les rues étroites qui descendent vers le port elles se tenaient debout avec nonchalance et souvent s'asseyaient sur le trottoir, les jambes hautes pour ventiler sous leur jupe.

Les matafs aux nuques de bronze passaient par groupes, à la fois vulgaires et irréels dans leur tenue d'été. Ils n'avaient envie de rien sinon d'être libres et en paix. Quelques-uns pourtant s'en allaient seuls rejoindre une «habitude» quinquagénaire.

Georges s'éloigna de cette absence générale de malice. Il longea la mer jusqu'au faux cap où se baignait de jour une racaille enfantine. Il s'assit, heureux et calme sur le béton, rempli de l'odeur étrange, peut-être nauséabonde, de la mer.

On n'était jamais sûr que ces blocs de pierre jetés là pour préserver la terre fussent parfaitement déserts. De fait ils l'étaient rarement: des pêcheurs, des hommes tristes, des hommes hygiéniques et quelquefois des filles de cran qui acceptaient de recevoir l'amour dans ce coupe-gorge.

Un homme s'avança, surgi de la nuit, en savates et les mains dans les poches de son pantalon. Il s'assit au dessus de Georges avec des précautions de jeune aveugle. Son regard balaya, en même temps que le jet du phare, un cercle réduit éclairé par tranches. Il laissa le phare tourner encore quatre ou cinq fois puis il dit:

— Vous êtes sûrement pas d'ici pour regarder la mer comme ça.

Georges remarqua la timidité contrainte de sa voix. Il devina le latin, le pur latin, brun et grand, de forte carrure, infatigable et paresseux.

Ils se mirent à bavarder vigoureusement en peu de mots. L'homme rentrait du service militaire. De marin il était devenu forgeron aux chantiers de La Seyne où il s'ennuyait.

Il avait dû briser sa voix de bonne heure; elle était rauque et assourdie, profondément émouvante. Les rivets de cuivre de son pantalon brillaient dans la nuit et sur l'étoffe surtendue il promenait des mains tendres.

Ils se levèrent et partirent au hasard, naturellement accordés l'un à l'autre, calmes et heureux d'être ensemble inconnus et familiers.

Ils traversèrent un terrain vague où chacun de son côté, sans rien oser dire, chercha le coin obscur où se blottir. Puis ils longèrent une voie ferrée dont l'homme dit qu'elle était sans risques. Enfin ils tombèrent sur les remparts où ils s'assirent. L'homme dit gaiement: «Je m'appelle Francis, comme un mulet!». Il suivit des yeux des paires d'ombres, des filles pressées et des gars pas embêtés. Gêné, il entraîna son compagnon vers la route mais Georges dépité lui lança soudain:

— Si je vous avais caressé qu'est ce que vous auriez dit?

— Il fallait le faire, dit Francis fermement.

Ils se mirent en quête d'un hôtel. Georges ne se sentit pas le courage d'imposer au sien, à ses tapis et à ses valets, le pantalon de toile et les espadrilles usées. Aussi bien, dans ce décor solennel, l'animale beauté de Francis eût perdu son sens et sa saveur.

Ils firent lentement le tour de la ville. De temps en temps Francis disait:

— Pas ici . . . j'y mène des filles.

Il était une heure du matin. Un air appétissant et chaud venait des collines. Il triomphait des frais courants expédiés par la mer. Dans les rues il ne restait guère que des fêtards et des maniaques.

Les deux garçons poursuivaient avec confiance l'organisation de leur bonheur. Mais ils s'y prenaient trop tard. Leur dernier espoir ne fut bien-tôt plus qu'une maison complaisante dont la patronne acceptait de coucher dans sa cuisine pour louer mille francs son propre lit. Elle leur répondit la tête au niveau des pieds du fourneau à gaz ce qui signifiait que les amoureux, cette nuit, avaient été nombreux et pas pressés.

Georges regarda s'avancer dans le couloir, pour la première fois en pleine lumière, la silhouette de l'homme tranquille. Il chercha le mot capable d'évoquer le brun mêlé à l'or, c'est à dire les cheveux de Francis, ses yeux, sa peau, sa voix. Il l'entendit parlementer avec autorité et enjouement. Il mêlait à ses propos une pudeur, un tact méridionaux.

— Je suis avec un copain; on voudrait bien dormir un peu . . .

Pour lui la patronne se leva. Elle le connaissait et elle manifesta à ce garçon pauvre un respect surprenant. En croisant un peignoir sur son ventre elle l'accompagna jusqu'à la porte où elle exprima à Georges ses regrets. Puis la porte se referma et Francis pesa de sa lourde main sur le cou de son compagnon pour l'encourager à poursuivre leur route.

Ils se retrouvèrent dans le terrain vague. Comme un tigre qui a sommeil Francis avança dans une surface de graminacées sauvages. Elles lui montaient jusqu'au ventre. Il en écrasa du pied une bonne étendue puis, relevant la tête, des cheveux sur le front, soudain brûlant et pressé, il dit «Viens» d'un ton inimitable.

Le jour allait se lever. Toute la nuit Francis avait refusé ses lèvres. «Je suis pas une fille pour que tu m'embrasses» avait-il dit dans son français moyen. Réveillé le premier, il ne cessait d'épier son compagnon. Un élan le porta soudain sur les fines lèvres closes qu'il entr'ouvrit, mordit, caressa. Tout était permis dont il prenait lui-même l'initiative. Il voulut, avant qu'il fît jour, reconduire le plaisir exceptionnel qu'ils avaient pris ensemble. Le profond sommeil de Georges l'excitait. Il prit entre ses doigts la boucle de sa ceinture puis le chavira doucement sur le côté . . .

Quand Georges se réveilla, il était trop tard. Sa réaction fut mâtée sur le champ. Il se défendit pourtant, gronda, affronta de détentes vigoureuses l'implacable enlacement et soudain, comme dans la nuit, après avoir geint un peu, ne connut plus qu'un envoûtement fou, une anesthésie bienheureuse avec, au bout, un long plaisir surhumain.

Ils se retrouvèrent assis dos à dos occupés de leurs chaussures, violemment fâchés l'un contre l'autre et prêts en apparence à se battre.

— Il te faudrait combien maintenant? dit Georges qui, si Francis avait exigé quoi que ce fut l'eût aussitôt frappé.

Il ne répondit pas, mais un peu plus tard, déplaçant la question, il dit, sincère et humilié:

— Tu t'en es aperçu que c'était la première fois?

Soudain ému, Georges ne répondit pas non plus et Francis, désem-paré, vida son sac:

— La patronne veut trois mois d'avance pour la piaule. Je la tiens depuis un mois avec des boniments et avec ça . . . Hier soir elle m'a mis dehors . . . j'ai jusqu'à midi pour prendre mes frusques.

— Alors, continua Georges, tu t'es souvenu des conversations des copains, des sales petites larves que nous sommes, des poltrons, des faiblards, des lâches, et tu t'es décidé . . .

Ils se dressèrent brutalement l'un contre l'autre, les yeux dans les yeux, le souffle dans le souffle. Mais ils ne trouvèrent à échanger qu'une émotion qui mouilla leurs yeux et rida leurs tempes.

— On n'est pas des salauds nous autres, hein Francis?

Ils s'étreignirent en frères, longuement dans le point du jour, des graines dans les cheveux, la bouche enflée et la chemise comme tailladée de balâfres vertes.

En marchant vers la ville Francis consentit à bavarder:

— C'est vrai que j'ai des copains qui dévalisent les garçons. Ils appellent cela «s'engraisser» et ils fauchent aussi le sac des poules de luxe. Ca leur permet de vivre sans travailler, comme des pachas . . . Ils disent tellement de mal de vous que j'avais fini par vous haïr moi aussi.

— On ne vaut pas cher, mais au moins autant que tes copains qui sont des voleurs, des fainéants et des lâches.

— Te fâche pas . . . Quand je t'ai vu je me suis tout de suite rappelé ce qu'ils disent: le portefeuille, la montre, les habits . . . J'étais sans un et bien décidé. Et puis j'ai compris qu'avec toi ça n'irait pas. D'abord tu es tout à fait capable de me flanquer une râclée . . . et puis tu as un air chic qui m'a dégonflé.

— Personne ne pourra jamais t'empêcher d'être un brave homme, dit Georges.

Ils se donnèrent rendez-vous pour le même soir.

— Je trouverai une chambre, mais il faudra bien que tu la paies, dit malicieusement Francis. Dans la fraîcheur du matin, il prit vers son nombril le bord de sa chemise et commença de la boutonner. Alors le souvenir de leur nuit leur revint en mémoire. Francis usa d'un mot cru pour dire qu'il n'avait jamais été plus heureux et Georges répondit la même chose.

— Maintenant, dit Francis, je vais taper mon dernier copain. J'y vais tout de suite, avant qu'il parte pour l'Arsenal.

— Tchaou! ajouta-t-il en tendant la main . . . et fais un peu la sieste en prévision . . .

Georges pénétra dans le lacis des ruelles jusqu'à une maison abominable où il entra tambour-battant.

— C'est vous la patronne? Il vous doit combien Francis?

Il obliga la femme à trouver de l'encre et du papier pour un reçu en bonne et due forme. Elle regarda, surprise, ce jeune homme étrange qui savait manier une langue qui n'était manifestement pas la sienne.

— Vous êtes de sa famille?

— Non, seulement un bon copain. J'arrive de Nice et je l'ai rencontré par hasard au bon moment. Elle dit:

— C'est un brave petit, mais moi je pouvais plus attendre.

— Tchaou! dit à son tour Georges en riant intérieurement. Et n'oubliez pas de le mettre au courant dès qu'il rentrera: il serait capable de vendre son barda et d'ouvrir un marché aux puces devant votre porte!

Alors Georges prit un masque d'orgueil pour affronter les tapis et les valets et prendre un diurne repos . . . «en prévision».

JEAN MAGNAUD.

Si . . .

Si mon coeur chaud ne vibrait plus  
Si tu me prenais mon ami  
Si ce bonheur était fini  
Je somberais dans l'amertume.

Si tout retombait dans l'oubli  
Si mon âme ne chantait plus  
Si mon rêve n'existaient plus  
Je me perdrais dans la brume.

Lors je sombrai dans la nuit  
Ne désirant plus que l'oubli  
Sans la caresse de l'ami  
Le coeur rongé d'amertume.

*Hellel.*